



Opsis, l'urgence du dire par-delà l'Histoire
Page E 3



L'idéal désenchanté du village global de **Karine Giboulo** Page E 6

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 6 ET DIMANCHE 7 SEPTEMBRE 2014



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Caroline Planté, la flamme flamenca

Après une décennie à se perfectionner en Espagne, la guitariste revient nourrir la vitalité d'un milieu montréalais en ébullition

LISA-MARIE GERVAIS

Dans le petit appartement de la guitariste de flamenco Caroline Planté, les planchers élimés craquent un peu comme ceux des cabarets d'Espagne, ces *tablaos* usés par les souliers de danse. Le reste du décor est à l'image de la jeune femme toute menue et souriante qui nous accueille : d'une authenticité désarmante. « C'est ce que j'ai appris en allant en Espagne. J'ai arrêté de penser à vouloir faire du flamenco comme eux et je me suis dit que j'allais juste être moi. On ne vient pas de là-bas, alors à quoi bon », lance-t-elle d'emblée.

Difficile d'imaginer que, à l'aube de ses 40 printemps — qu'elle ne fait pas du tout —, la

guitariste porte à elle seule ou presque une grande part la scène musicale flamenco montréalaise. Vocation qui, jusqu'à tout récemment, était assumée en partie par son père, Marcel Planté, « El rubio », grand guitariste flamenco, parmi les pionniers à Montréal. « Je ne suis déjà plus la relève », rigole la jeune femme, qui, avec Benoît Bigham, est à l'origine du Festival de flamenco de Montréal, qui tiendra sa 3^e édition du 7 au 13 septembre prochains.

Il faut dire que Caroline Planté a commencé jeune dans le métier. À l'âge de 7 ans, elle accompagnait son père dans les *tablaos* flamencos et composait ses premières *falsettas*. Adolescente, encore à l'école secondaire, son père l'invitait à monter sur scène avec lui, notamment au Rancho grande, un cabaret qui était à l'époque sur Clark. « J'avais toujours tellement hâte d'y aller. »

À 22 ans, la guitare, son gagne-pain pour payer ses études, l'emporte sur la littérature française. Elle en fera finalement sa vie. Pour la rythmique, l'harmonie et la sonorité de la musique. Le *trip* de gang, surtout. « J'ai été éduquée comme ça. La musique, c'est d'abord un partage. Sans les autres, on est personne », dit-elle avec humilité.

Retour au bercail

C'est par amour pour son art, et pour assurer sa pérennité, que Caroline Planté est revenue au pays l'an dernier après dix ans d'un pèlerinage en terre espagnole. Partie se perfectionner auprès des grands maîtres, elle y a rayonné comme guitariste — l'une des rares femmes à s'imposer sur la scène flamenca — et comme directrice musicale de la compagnie madrilène

Cruceta Flamenco, auprès de son partenaire d'affaires, de création et de vie jusqu'à tout récemment, le danseur Mariano Cruceta. « Mariano et moi, on a bâti beaucoup de choses là-bas. J'y ai encore ma maison, mon chien, notre studio. Mais à un moment donné, c'était devenu incompatible. La crise économique... J'avais besoin de revenir ici, de me retrouver, moi. Là-bas, c'était notre vie, pas ma vie. J'ai décidé de tout laisser. »

Pour l'artiste, c'était l'appel du retour au bercail. « Je suis revenue surtout pour me retrouver moi, parce que l'Espagne c'est super, mais mes racines ne sont pas là. J'avais besoin de voir ce que je pouvais faire toute seule, explique-t-elle. Même pour mon disque [8 réflexiones, sorti en 2010], c'était quand même pas moi à 100%. Quand je suis revenue l'an dernier, j'ai composé plein de nouvelles choses pour mon show dans la 2^e édition du festival. Je voulais que ce soit un nouveau départ. Ça fait 32 ans que je joue. Mon but, c'est d'apporter quelque chose ici », souligne la musicienne, qui rêve d'avoir sa propre école de guitare flamenco.

Boom de la scène flamenca

Avec Benoît Bigham, un *aficionado* du flamenco — un vrai! — qu'elle a rencontré dans le détour de son parcours professionnel, Caroline Planté a décidé de se lancer dans le projet fou de faire un festival de flamenco avec presque rien, mais du solide; des contacts partout en Espagne et, bien sûr, de la passion. Beaucoup de passion. Avec un coup de main ici et là, les deux complices font tout à eux seuls, du site Web à la programmation en passant par les communications et la recherche de commanditaires, la caisse Desjardins des Versants du mont Royal étant le bon coup de cette année.

Pour Caroline Planté, consacrer son énergie à nourrir la vitalité de la scène flamenca montréalaise, l'une des plus dynamiques en Amérique du Nord, était un projet de vie tout désigné. « Il fallait qu'il y ait quelque chose pour réunir les gens autour du flamenco », note-t-elle.

VOIR PAGE E 2 : FLAMENCA



FABULEUX
FABERGÉ
JOAILLIER DES TSARS

HÂTEZ-VOUS!
PLUS QU'UN MOIS!

Achetez vos billets
MBAM.QC.CA/FABERGE

VMFA
VIRGINIA MUSEUM OF FINE ARTS

OSLER
Avocats

Bell

M

AIR CANADA

RICHTER

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTRÉAL

Une exposition organisée par le Virginia Museum of Fine Arts, Richmond, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal.
Carl Fabergé, *Œuf de Plâques impériales dit du tsarévitch* (détail), 1912, Richmond, Virginia Museum of Fine Arts, Bequest of Lillian Thomas Pratt. Photo Katherine Wetzel © Virginia Museum of Fine Arts

CULTURE

Culture à la carte



ODILE TREMBLAY
à Toronto

Au TIFF, ailleurs aussi dans les meilleurs festivals de films, à nous les joies cinéphiliques des salles obscures! Une sélection de haut niveau, et le grand écran qui vous aspire dans son orbite. Comme hier, comme toujours. Le cinéma, quoi!

D'où vient donc cette impression d'y être devenus citoyens de ghettos culturels en villes champignons? Quelques jours pour avaler avec boulimie le fin du fin (si possible) de la production internationale, puis *basta!*

Les Torontois y font le plein de vues animées, sans remettre quasiment les pieds devant un film d'auteur au cinéma le reste de l'année. C'est là ou jamais.

Après publication samedi dernier d'un reportage sur un éventuel déclin des salles, dû en partie aux mutations technologiques, plusieurs lecteurs ont évoqué leur nouveau rapport à l'univers de l'audiovisuel et de l'information.

Voilà s'enchaîner des séquences prédéterminées d'un film au cinéma (ainsi qu'à la télévision traditionnelle) ne plaît plus à tous. Après d'autres révolutions comme celle de la vidéocassette, du DVD, etc.,

l'avènement du numérique avec multiplicité des plateformes et l'accès à la VOD nourriraient cette liberté chère à notre modernité interactive. Avance, recule à sa guise et à l'heure désirée.

On soupire, on rappelle que pour saisir les détails d'une image, le travail de mise en scène, mieux vaut la salle que le iPad. Une sortie culturelle abordable entre toutes, en communion collective, plaide-t-on. Mais les plus puristes des cinéphiles voient aussi des œuvres sur d'autres plateformes, tant c'est parfois pratique. L'industrie du cinéma considère tou-

La fameuse culture générale, legs de l'humanité enrichi d'une génération à l'autre, se transmet mal horizontalement

jours le grand écran comme le tremplin de prédilection. Pour combien de temps?

Il va sans dire que ce changement de culture dépasse largement le domaine du cinéma, simple fragment culturel — mais l'un des plus chers et lourds à bousculer — d'une mosaïque en mutation, pour atteindre bien des types de spectacles, l'enseignement, etc. Le XXI^e siècle ne devrait pas faire table rase de tous les modes de narration traditionnels, faut pas croire, mais dans les

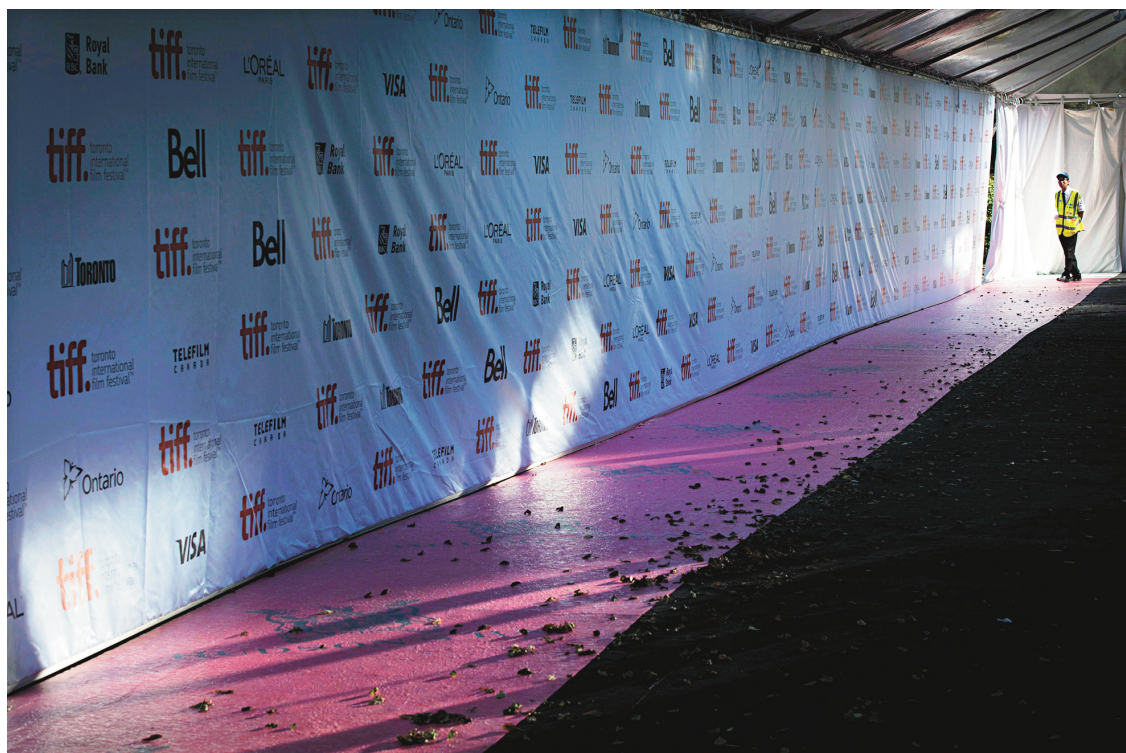
champs culturels, tout devient vite dépassé en quelques clics.

Si le pouvoir de concentration d'un tas de gens s'est fragmenté à force de sauter d'une plateforme à l'autre, si plusieurs membres d'une génération ou deux ont du mal à lire un roman au complet ou à voir un film sans explosions aux dix minutes, ça change la donne. Des modèles culturels sont appelés à disparaître ou à se réinventer. Quoi d'autre?

Dans les salles, devant les films lents sans action trépidante, la clientèle cinéophile vieillit. Vrai aussi pour les festivals, qui ont intérêt à développer des segments parallèles pour attirer également les générations montantes, garantes d'un avenir possible.

Mario Fortin, du cinéma Beaubien, m'assure que les salles indépendantes de Québec et Montréal s'en sont mieux sorties en 2014, en hausse même, que les gros exploitants. Ces derniers, déçus par l'échec des gros titres de l'année, salivent devant 2015. Ils attendent des mégasuccès à la *Avatar 2*, *Jurassic World*, *Star Wars*, *James Bond 24* et autres *Hunger Games*.

Les studios américains, désormais frileux, servent prudemment des suites aux œuvres chéries du grand public. Hormis quelques films d'ici et d'ailleurs assez forts pour per-



DARREN CALABRESE LA PRESSE CANADIENNE

Dans les salles, devant les films lents sans action trépidante, la clientèle cinéophile vieillit. Vrai aussi pour les festivals, même au TIFF, où les paillettes brillent pourtant de tous leurs feux.

cer, on garde l'impression d'un cinéma indépendant en perte de vitesse.

Comme l'avait résumé Steve Jobs, le défunt fondateur d'Apple, la collecte d'informations est passée du mode vertical de maître à élève au mode horizontal, où chacun peut puiser au réservoir immatériel sans fond, à son rythme et à sa guise.

On peut considérer ces mutations comme un problème ou comme une réalité nouvelle riche de perspectives infinies. C'est selon. Toute révolution a sa part de gains et des pertes, comme sa période transitoire

au milieu des nuées de la confusion.

La question de la transmission des connaissances inquiète toutefois avec raison. Aujourd'hui, les œuvres, films, livres, tableaux, tout ce qu'on voudra sont emmagasinées sur la Toile, avec modes d'emploi. C'est le manque de guides pour fournir un fil conducteur qui va devenir criant. La fameuse culture générale, legs de l'humanité enrichi d'une génération à l'autre, se transmet mal horizontalement, et l'école ne sait plus où donner de la tête.

Il serait dommage d'aborder ce changement d'ère, réel, comme un simple combat des anciens et des modernes; les premiers élevés dans des modes de transmission traditionnels, les seconds s'éclatant dans un univers kaléidoscopique dématérialisé. Le dialogue s'impose au contraire. Que conserver? Que sacrifier? A quel rythme changer? Tout va si vite qu'on en oublie le temps d'arrêt quant au futur. Le si précieux temps d'arrêt...

otremblay@ledevoir.com

Un vin aux accents de flamenco

Vin et flamenco. D'aucuns diront que ce mariage ne va pas de soi. Il sera célébré en grande pompe le 13 septembre au Rialto lors d'une « dégustation musicale », une formule 5 à 7 originale issue d'une rencontre entre Caroline Planté et le sommelier François Chartier. Grand mélomane, ce dernier avait beaucoup aimé le disque de la jeune guitariste, qui, en retour, lui a fait cadeau d'une composition inspirée de son vin rouge espagnol, le Ribera del Duero Chartier 2012. Les deux vins du sommelier seront offerts en exclusivité pendant les spectacles durant toute la durée du festival. Quant à la composition, elle sera sur le prochain disque de la guitariste flamenco.

FLAMENCA

SUITE DE LA PAGE E 1

D'autant que l'art connaît un petit boom. Les écoles de danse, de grande qualité, sont de plus en plus nombreuses, et les lieux pour se produire en spectacle aussi. « *J'en parlais quand j'étais en Espagne, de l'engouement qu'il y avait à Montréal pour le flamenco. C'est vraiment très positif pour tout le monde. C'est une chance, croit la guitariste. Je suis très contente de pouvoir participer à l'expansion et à la diffusion du flamenco ici. Je veux pouvoir faire découvrir de grands artistes d'Espagne, mais pas ceux qu'on voit toujours. Benoît était parfaitement d'accord.* »

Pas de flafas

Humilité, élégance et authenticité. Ce sont là les mots

« *J'ai été éduquée comme ça. La musique, c'est d'abord un partage. Sans les autres, on est personne.* »

Caroline Planté,
guitariste de flamenco

d'ordre de Caroline Planté, qui voue un grand respect pour les danseuses et les musiciens d'ici qui sont allés en Espagne sans jamais se prendre pour d'autres. « *Il y a plein de danseuses et d'artistes avec qui je collabore qui font de bons choix, qui ne cherchent pas à imiter ce*

qu'ils ne sont pas, mais qui demeurent eux-mêmes, dit-elle. Ce ne sont pas des divas. C'est une autre génération d'artistes très humbles malgré tout le talent qu'ils ont », souligne celle qui montera également sur les planches dans *Polymorphies*, un spectacle éclectique où défileront de nombreux invités.

Cette année, le festival promet des rencontres inédites entre le flamenco traditionnel et expérimental, dont certaines croisant même des mélodies de la tradition mystique des soufis et des Turcs ottomans, avec la danseuse Fiona Malena, ou encore des sonorités électroacoustiques.

Loin des clichés, les invités, autant danseurs que musiciens et chanteurs, ne feront définitivement pas dans le flamenco de flafas. « *Ce n'est pas une carte postale pour touriste, disons* », résume-t-elle, pesant ses mots. Que des artistes qui vibrent intensément pour leur art, éclatants de vérité. Comme un vieux plancher qui craque qu'on se serait décidé à vernir.

On surveille au festival...

Dani Navarro, chorégraphe andalou qui est notamment le danseur habituel du guitariste Vicente Amigo et du pianiste Chano Domínguez, dans la création *Ramito de suspiros*. (Théâtre Rialto, 13 septembre)

Carmen Romero, de Toronto, femme de feu, une véritable « bombe » sur scène et l'une des plus grandes danseuses de flamenco au Canada, se présentera dans *And then...* (Sala Rossa, 10 septembre)

La relève des meilleures écoles de flamenco de Montréal se présentera en spectacle et donnera le coup d'envoi au festival après une journée d'activités en plein air sur la rue Bernard, qui sera fermée à la circulation. (Théâtre Rialto, 7 septembre)

4 ISOUS
OPENING NIGHT
D'APRÈS LE FILM DE JOHN CASSAVETES
Une production du Théâtre de Quat'Sous
DU 2 AU 27 SEPTEMBRE 2014

Traduction et adaptation Fanny Britt
Mise en scène Eric Jean
Avec Sylvie Drapeau, Muriel Dutil, Jean Gaudreau, Stéphane Jacques, Agathe Lanctôt, Jade-Märiuka Robitaille, Sasha Samar et Mani Soleymanlou
Assistance à la mise en scène et régie Jean Gaudreau
Décor Pierre-Étienne Locas
Costumes Cynthia St-Gelais
Lumière Martin Sirois
Musique Uberko
Coiffures et maquillages Angelo Barsetti

LES NOCTAMBULES
11 septembre, après la représentation
Discussion animée par la journaliste Marie-Louise Arseneault avec, entre autres, Louise Forestier et Paule Baillargeon.
Entrée libre

L'HEURE DU CONTE
14 septembre, 15h00
Les enfants de 5 à 9 ans assistent à un spectacle de contes, *Histoires en caravane*.
Gratuit pour les enfants des spectateurs
Réservation requise

Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

Grands partenaires
LE DEVOIR Bell Hydro Québec

Le NTE présente
L'HISTOIRE RÉVÉLÉE DU CANADA FRANÇAIS - 1608-1998
VOLET III

le PAIN et le VIN

Texte: Alexis Martin,
Mise en scène: Daniel Brière

Distribution: GARY BOUDREAU, BENOÎT DROUIN-GERMAIN, STEVE LAPLANTE, PIERRE-ANTOINE LASNIER, ALEXIS MARTIN, DOMINIQUE PÉTIN, DANIELLE PROULX et MARIE-ÈVE TRUDEL

Une production du
Nouveau Théâtre Expérimental

Du 23 septembre au 11 octobre 2014

RÉSERVATIONS: 514.521.4191
WWW.NTE.QC.CA
1945, RUE FULLUM, MONTRÉAL

LE DEVOIR

Le NoShow
UN SHOW-MUST-GO-ON À TOUT PRIX

DU 3 AU 13 SEPTEMBRE 2014 À 19H30
RELÂCHE DIMANCHE ET LUNDI

THÉÂTRE DUBUNKER /
COLLECTIF NOUS SOMMES ICI

« **Quelle idée formidable!** Allez-y en courant. »
— ICI Radio-Canada Première

« **D'une confondante humanité.** »
— Le Devoir

1945, RUE FULLUM, MONTRÉAL
BILLETTERIE 514-521-4191
www.espacelibre.qc.ca

ESPACE LIBRE

• NOUS SOMMES ICI

CULTURE › THÉÂTRE

Une urgence du dire par-delà l'Histoire

En guise de cadeau d'anniversaire, Luce Pelletier convoque les victimes des Grandes Purges sur la scène de l'Opsis

ALEXANDRE CADIEUX

Non, Luce Pelletier et le Théâtre de l'Opsis n'entament pas un nouveau cycle en montant *Le vertige* d'Evguénia Guinzbourg. Quinze ans après la création, sous la gouverne de Serge Denoncourt, du très beau *Je suis une mouette (non ce n'est pas ça)* qui inaugurerait une période de quatre années consacrée à Tchekhov, l'actuelle directrice artistique se défend de vouloir rouvrir ce chantier.

Elle reconnaît par contre que sa découverte de l'œuvre de Guinzbourg correspond bien à sa propre « période russe », plus précisément à un séjour à Moscou en 1999 où elle assista à une représentation de la version scénique du récit de l'emprisonnement de centaines d'individus par la police secrète soviétique.

« Nous nous nourrissons alors des textes de Tchekhov et de Gorki, qui annonçaient en quelque sorte la Révolution russe et ses espoirs. Avec *Le vertige*, c'est le contre-coup de ces événements-là qui te frappe en plein visage. Ça m'habitait depuis, j'attendais une occasion pour le monter, et les 30 ans de la compagnie me fournissent cette année le prétexte », explique celle qui a choisi de concentrer sa saison anniversaire en une seule production requérant pas moins de 22 comédiennes et 8 comédiens.

Portrait de femmes

Sur la scène de l'Espace Go, c'est la belle Louise Cardinal qui incarnera l'intellectuelle moscovite qui témoigna par ses écrits des petites tragédies personnelles liées aux Grandes Purges stalinienne de la fin des années 30. Historienne et journaliste née en 1904, Evguénia Sémiovna Guinzbourg est arrêtée en 1937, suspectée par le NKVD de propagande contre-révolutionnaire et — suprême insulte à Staline — de sympathies trotskistes.

D'abord emprisonnée, elle prend le chemin de la Sibérie en 1939 et subit la discipline débilatante du Goulag durant huit ans. Le spectacle de l'Opsis s'appuie sur l'adaptation théâtrale du premier volet de son autobiographie en deux tomes, qui fut traduite en français en 1967, soit dix ans avant sa mort.



LYDIA PAWELAK

Une scène de *Bar*, montée en 2011 par Luce Pelletier

« C'était une femme cultivée, intelligente, humainement apte à se débrouiller, à s'associer aux autres pour survivre », poursuit Pelletier, en soulignant que l'auteure parle peu d'elle-même au final, elle qui préféra plutôt rapporter la

parole des gens rencontrés qui eurent moins de chance qu'elle. « Elle dit avoir pleuré en s'entendant condamnée pour dix ans... avant d'apprendre que du groupe de 70 détenus dont elle faisait partie, ils ne furent que deux à ne

Cycle après cycle...

Fondé en 1984 par quelques finissants de l'Option-théâtre du collège Lionel-Groulx, dont Luce Pelletier et Serge Denoncourt, l'Opsis accumule les expériences d'adaptation et de lecture d'œuvres étrangères avant de se doter, à l'aube de l'an 2000, d'un fonctionnement par cycles de création. Centrée sur un personnage mythique comme Oreste ou sur une culture spécifique — Russie, États-Unis, Italie —, chaque série de création s'étale sur plusieurs années et fait s'alterner textes classiques et écritures contemporaines, favorisant ainsi le dialogue entre les époques.



LYDIA PAWELAK

Un extrait de *Je suis une mouette (non ce n'est pas ça)*, mise en scène par Serge Denoncourt en 1999



MARIE-CLAUDE HAMEL

La distribution complète du *Vertige*, bientôt sur les planches d'Espace Go.

pas passer par les armes ce jour-là.»

Les discussions de cellule et les interrogatoires, où les dés sont clairement pipés à grand renfort de procès-verbaux rédigés d'avance et de signatures obtenues sous la menace, conservent sous la plume de Guinzbourg un caractère assez brut, que la metteuse en scène associe à une volonté de ne pas romancer, de ne pas faire œuvre en quelque sorte. Comment, dès lors, rendre cette parole théâtrale? « Ça demeure le principal défi », avoue celle qui, jointe au téléphone, poursuivait toute la semaine dernière sa série finale de répétitions avec sa large distribution. « Comment rendre justice au

courage de celle qui se présente comme la dépositaire de la vie des autres tout en maintenant l'intérêt pour chaque histoire jusqu'à la dernière? Il y a un traitement du son et de l'éclairage qui concourt à en faire ressortir la théâtralité. »

Tendance marquée de la dramaturgie contemporaine, incarnation scénique de ce revirement historien d'après-guerre qu'Annette Wieviorka a qualifié d'« ère du témoin », un théâtre-récit comme *Le vertige* permet de faire entendre la voix des petits, de ceux qui de tout temps n'avaient jamais écrit l'Histoire. Luce Pelletier reconnaît qu'il y a des similitudes entre ce projet et sa récente *Coopérative du cochon* de l'Italien Ascanio

Celestini, courtepoinde de récits fantasques ou graves dans la Rome de 1945. « Ça donne un plateau à ces gens-là, à ces mots-là, à ces existences-là. Peut-être que les vaincus m'intéressent plus que les grands gagnants, je ne saurais trop dire. »

Collaborateur
Le Devoir

LE VERTIGE

D'après le récit d'Evguénia S. Guinzbourg, adapté pour la scène par Alexander Getman et traduit du russe par Anne-Catherine Lebeau. Mise en scène de Luce Pelletier. Une production du Théâtre de l'Opsis présentée à Espace Go du 9 septembre au 4 octobre.



11 novembre au 06 décembre 2014

Texte : Evelyne de la Chenelière
Mise en scène : Denis Marleau
Avec Anne-Marie Cadieux + Evelyne de la Chenelière



20 janvier au 14 février 2015

Conception et mise en scène : Serge Denoncourt
Avec Céline Bonnier + Dany Boudreault +
Magalie Lépine-Blondeau + Jean-Moïse Martin + Éric Robidoux



05 au 23 mai 2015

Texte et mise en scène : Marc Lainé
Avec Pierre-Yves Cardinal + Marie-Sophie Ferdane +
Sylvie Léonard + les musiciens de Moriarty

+ LE VERTIGE
Théâtre de l'Opsis

LES MÉANDRES DE LITTLE LADY
Danse-Cité

ESPACE
GO

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!

GRANDE ÉCOUTE
Théâtre PÂP

À TRAVERS LA PARE
Danse-Cité

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Conseil des Arts
du Canada

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Hydro
Québec

transat
PARTENAIRE
DE SAISON

CULTURE › MUSIQUE

Dany Placard, côté comique

Après s'être dévoilé sur *Démon vert*, le musicien poursuit ludiquement son exploration du « je »

PHILIPPE PAPINEAU

Des fois, avec sa grosse barbe et sa moue, Dany Placard a une sale tête d'enterrement. On se permet de le dire comme ça parce que lui aussi nous l'a dit. Texto : « *Je peux avoir l'air bête en estie dans la vie.* » Pourtant, le musicien est (aussi) un bon vivant, un comique, avec de l'esprit, parfois même de l'esprit de bottine. C'est ce Placard-là que son plus récent disque *Santa Maria* nous révèle. Un gars heureux, qui s'amuse ferme à jouer du folk-rock à la manière de ses idoles Neil Young et Bob Dylan. « *C'est comme si je me présentais encore plus au public, mais avec mon côté comique. C'est*

« Ça va déjà assez mal partout, on peut-tu juste avoir du fun et faire de la muze et rocker? »

Dany Placard

un album que j'ai eu du fun à écrire, et je voulais qu'il reflète ça. T'écoutes la chanson Hot-dog Michigan et t'as pas le choix de rire, c'est drôle. Dans Chanson populaire, c'est "Han! Il est en train de niaiser Vincent Vallières!"

Sur ce cinquième album solo, le natif de Laterrière poursuit en quelque sorte le travail commencé sur son dernier disque *Démon vert*, où il

parlait pour la première fois de lui, de sa famille, de ses remises en question. « *Sauf que là, je suis allé plus ironique. Je pouvais pas réécrire une tonne sur mes enfants, je l'ai fait une fois, c'est assez. C'est ça qui est sorti. C'est donc plus des flashes d'un gars qui est bien dans la vie, qui a le goût de jouer de la musique avec ses chums. Sans être péjoratif, quand j'ai commencé, des chansonniers qui*

braillaient sur le stage, y en avait en tabarnak. Des tourmentés. Eille, c'est assez. Ça va déjà assez mal partout, on peut-tu juste avoir du fun et faire de la muze et rocker? »

Et ça, Placard sait le faire. Et c'est aussi ce qui a dirigé l'esprit musical de *Santa Maria*, qui est plus rythmé que son prédécesseur. Là, Placard et ses trois musiciens ont créé des pièces entraînantes, mais acoustiques. « *Il y a plus de refrains, pour pouvoir faire plus de shows extérieurs l'année prochaine. Mais on voulait pas que ça soit trop rock, je joue de la guitare acoustique tout le long, Dylan style, tout le temps strummée. Comme Wilco, comme les pièces de Neil aussi.* »

Placard chante au « je », mais dit « on » en entrevue. « *Parce que c'est un album de groupe* », fabriqué avec ses fidèles musiciens, Guillaume Bourque, Michel-Olivier Gasse et Mathieu Vezio. « *On s'était dit qu'on prendrait peut-être Frank Lafontaine [de Karkwa] pour faire les orgues, mais non, on a tout fait nous-mêmes, on est quatre, on veut pas casser notre bulle.* »

Seul le coréalisateur Éric Villeneuve, un vieux pote de Placard qui était de son ancien groupe Plywood 3/4, est intervenu. Les deux n'avaient pas travaillé ensemble depuis fort longtemps. « *Lui, il nous confrontait. "Ça, les boys, vous l'avez déjà fait" ou "vous êtes capables de faire mieux". Il en voulait plus, il voulait savoir jusqu'où on pouvait aller. Je le regardais faire et c'est comme si on n'avait jamais arrêté de travailler ensemble. Il fait la même affaire*



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Dany Placard est, sur *Santa Maria*, un gars qui s'amuse ferme.

que moi quand je parle au band. Sauf que je ne me le serais pas dit à moi-même, c'est pour ça que ça prenait quelqu'un pour me le dire.»

Le titre de l'album — qui sera en magasin dès mardi — prend sa source dans la chanson *Santa Maria*, qui se veut comme une non-prière à la Sainte Vierge. « *Moi, j'ai jamais prié*, dit Placard d'emblée, *à part peut-être quand j'étais flo pour avoir un BMX. Mais la chanson dit que si tu demandes [à Marie] quelque chose de superflu, tu l'auras pas. Comme prier pour le suc-*

cès, c'a pas rapport. Faut que tu fasses tes efforts de ton bord pour l'avoir. Et quand tu y penses, j'ai une femme, des enfants en santé, et elle m'a donné tout ce dont j'avais de besoin. Le reste, c'est juste de la merde, j'ai pas besoin de ça. Santa Maria, c'est de se rattacher aux vraies valeurs. » Il a peut-être l'air bête, Placard, mais il a peut-être raison.

Le Devoir

D Écouter · La pièce *Hot-dog Michigan*. ledevoir.com/musique

LA CHAPELLE DE QUÉBEC
SAISON 2014 - 2015

LES VIOLONS DU ROY

À l'aube d'une nouvelle tournée européenne, Alexandre Tharaud retrouve ses complices pour interpréter Beethoven et Mozart.

THARAUD, BEETHOVEN ET MOZART

VENDREDI 19 SEPTEMBRE 19H30
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

Présenté par **SNC-LAVALIN**

2150\$ pour les 30 ans et moins

ABONNEZ-VOUS 20% SUR LE TARIF RÉGULIER

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

La Capitale Groupe financier

LE DEVOIR

VIOLONSDUROY.COM

TANGENTE

- LABORATOIRE DE MOUVEMENTS CONTEMPORAINS -

Saison de danse **indisciplinée 2014-2015**
tangente.qc.ca

23\$ régulier / 19\$ étudiant

monumental

Billetterie Centrale
514.871.2224

PARTENAIRE DE SAISON QUÉBECOR

THÉÂTRE PROSPERO

SAISON 2014 — 2015

ICI, on joue avec L'AILLEURS

Scène principale / Salle intime

CITY
d'après le roman d'Alessandro Baricco

LA SOLITUDE D'UN ACTEUR DE PEEP-SHOW
AVANT SON ENTRÉE EN SCÈNE de Paul Van Mulder - Bruxelles, Bel.

LES PAROLES
de Daniel Keene

ET AU PIRE, ON SE MARIERA
d'après le roman de Sophie Bienvenu

AVANT LA RETRAITE
de Thomas Bernhard

LE CHANT DE MEU
de Robin Aubert

LE CHEMIN DES PASSES DANGEREUSES
de Michel Marc Bouchard

LA VIE NORMALE
de Christian Lollike

MUSICOPHILIA
d'après l'œuvre d'Oliver Sacks
Munich, All.

LE DÉSIR DE GOBI
de Suzie Bastien

ILLUSIONS
d'Ivan Viripaev

PIG
de Simon Boulerice

LES TÊTES BAISSÉES
de Mickael Lamoureux

BEA
de Mick Gordon

JE M'ABONNE
ACHAT EN LIGNE -- THEATREPROSPERO.COM

CULTURE › CLASSIQUE

Du potentiel d'émerveillement des *Cantates* de Bach

Le corpus qui marquera Montréal ces huit prochaines années se présente comme « le summum du bonheur musical à l'état pur », selon Isolde Lagacé

CHRISTOPHE HUSS

Le samedi 13 septembre à 15 h à la salle Bourgie, Kent Nagano donnera le coup d'envoi d'une grande aventure qui marquera la métropole ces huit prochaines années: la présentation en concert de l'intégrale des *Cantates* de Bach.

Ce sont environ 200 cantates sacrées de Jean-Sébastien Bach qui sont parvenues jusqu'à nous. L'ampleur de la chose n'est en soi pas aussi unique que le corpus des 104 *Symphonies* de Haydn, car les cantates avaient au XVIII^e siècle une fonction liturgique utilitaire. Aussi, des compositeurs attachés à des centres religieux ont massivement contribué à en forger le répertoire. Pour situer les 200 cantates sacrées de Bach par rapport à deux contemporains, sachez que Christoph Graupner à Darmstadt a laissé 1418 cantates et Georg Philipp Telemann à Hambourg en aurait composé plus de 1700.

Les musicologues s'entendent sur le fait que Bach (1685-1750) a composé, à Leipzig, cinq cycles couvrant les dimanches et jours de fête de l'année liturgique, soit environ 300 cantates, dont un tiers est perdu. Le gros de cette production date des années 1723 à 1729. À Leipzig, Bach remania également des cantates antérieures, composées à Weimar au titre de son emploi précédent. Le trait d'union des œuvres est la présence du chœur. La foule tire ainsi, à travers un choral final, les enseignements du récit poétique.

Rêve de jeunesse

La présentation d'une intégrale des cantates de Bach à raison de huit concerts par saison pendant huit saisons est une initiative de la fondation Arte Musica, qui préside à la programmation musicale de la salle Bourgie et du Musée des beaux-arts de Montréal. Pour sa directrice, Isolde Lagacé, interrogée par *Le Devoir*, les *Cantates* de Bach sont un « *an-crage* » dans sa « *vie personnelle et musicale* ».

Fille de la claveciniste Mireille Lagacé et de l'organiste Bernard Lagacé, Isolde et sa sœur jumelle, Geneviève Soly, ont fait partie de cette génération de mélomanes qui ont découvert le corpus des cantates étape par étape au fil des parutions de la célèbre et pionnière intégrale discographique de Nikolaus Harnoncourt et Gustav Leonhardt, dans des coffrets bruns de microsillons Telefunken: « *Chez nous, la parution d'un nouveau volume était une fête. Ma sœur et moi apprenions les Cantates par cœur, texte comme musique. Nous n'étions pas les seules. Il y avait un vrai*



MICHAËL MONNIER LE DEVOIR

Isolde Lagacé est la directrice générale et artistique de la salle Bourgie, du Musée des beaux-arts de Montréal.

« *Ma sœur et moi apprenions les Cantates par cœur, texte comme musique. Nous n'étions pas les seules. Il y avait un vrai engouement pour cette découverte, cette fête sans cesse renouvelée.* »

Isolde Lagacé

engouement pour cette découverte, cette fête sans cesse renouvelée.»

Les coffrets de disques ne sont pas le seul lien de la directrice de la Fondation Arte Musica avec les *Cantates* de Bach. Sa mère, Mireille Lagacé était organiste à l'église Erskine & American, devenue aujourd'hui la salle Bourgie. Isolde se souvient: « *George Little était le maître de musique de cette église. Il dirigeait un chœur, le Chœur Bach, et programmat une cantate de Bach chaque semaine. Ma mère nous emmenait aux répétitions du mercredi et aux messes. Découvrir une cantate de Bach était un bonheur insondable. Cela reste imprégné toute une vie.* »

Isolde Lagacé considère que ce potentiel d'émerveillement perdure même aujourd'hui,

car « *beaucoup de cantates sont très peu jouées, surtout en concert* ». Elle trouve « *quelque chose d'universel* » dans ce corpus, qu'elle considère comme « *le summum du bonheur musical à l'état pur* ».

Du rêve à la réalité

« *Je ne me levais pas tous les matins en me disant "un jour, je présenterai à Montréal toutes les cantates de Bach"* », avoue

Isolde Lagacé, continuant dans un même souffle, « *mais quand le projet de la salle Bourgie est né, c'est la première chose à laquelle j'ai pensé, car l'église Erskine & American était vraiment liée aux Cantates de Bach. Au début, j'imaginai que ce serait un projet pour l'ouverture, mais l'ouverture d'une salle, c'est tellement gros que cela a été repoussé.* » De fil en aiguille, et en laissant passer l'année de l'exposition *Venise et la musique* qui ouvrirait le champ à nombre d'autres programmations de musique baroque, ce « *très gros projet* » est donc lancé pour l'an 4 de la salle Bourgie.

Qu'est-ce qui aurait pu arrêter ou compromettre un projet né d'une telle envie? « *L'aspect financier. Une cantate, cela demande un orchestre, un chœur et des solistes, un chef, le tout à plus ou moins grande échelle. Cela coûte au moins deux fois plus cher qu'un concert ordinaire,*

et je ne souhaitais pas augmenter le prix des billets. »

À l'aspect financier s'ajoute un véritable casse-tête de programmation: « *La seconde année est presque finalisée, mais je n'ai aucun résultat de la 1^{re} année. Je dois me fier à mon bon jugement et mon expérience.* » Cette expérience, Isolde Lagacé l'a placée dans l'agencement des cantates, le choix de celles qui vont être présentées mois après mois. Cela ne se fera ni dans l'ordre de la numérotation BWV, aléatoire, ni dans l'ordre chronologique. « *La règle est de présen-*

ter au moins une cantate qui a été écrite pour la fête ou liturgie du jour, autour de laquelle se greffent deux autres cantates requérant une instrumentation semblable et qui s'ajacent bien en termes de minutage, de tonalité, etc. », nous dit Isolde Lagacé. C'est un travail de programmation assez compliqué, où toute sa connaissance synthétique du corpus est mise à contribution.

L'OSM (13 et 14 septembre), Clavecin en concert (30 novembre), le Studio de musique ancienne (13 décembre) et, par la suite, Caprice, Les Violons du Roy et Les Idées heureuses sont les ensembles sollicités cette saison par cette gigantesque entreprise. « *Je ne resterai pas locale pendant huit ans* », prévient Isolde Lagacé, qui voit dans le projet « *une porte ouverte pour inviter des chefs, des ensembles, des chanteurs de l'extérieur* ». Dès l'an 2, Isolde Lagacé nous promet déjà deux ensembles étrangers.

Parmi ses autres projets, il y a celui de faire chanter les chorals par les spectateurs: « *95 % des cantates finissaient par des chorals chantés par l'assemblée. Nous pourrions reprendre le dernier choral, comme en bis.* » La répétition, une heure avant le concert, sera comprise dans le prix du billet: « *C'est une façon de faire partie du projet: écouter de la musique, c'est extraordinaire; faire de la musique aussi.* »

Le Devoir

LES CANTATES DE BACH

Concert inaugural. *Cantates «Ihr, die ihr euch von Christo nennet», BWV 164, «Die Elen-den sollen essen», BWV 75, «Herz und Mund und Tat und Leben», BWV 147. Jacqueline Woodley, Charlotte Burrage, Owen McCausland, Gordon Bintner, Chœur et Orchestre symphonique de Montréal, Kent Nagano. Salle Bourgie, samedi 13 septembre 15 h et dimanche 14 septembre, 14 h.*

« *À mi-chemin entre la danse et le théâtre, l'interprétation que Pigeons International fait de l'œuvre transcendantale de Tesson, dans une mise en scène et chorégraphie de Paula de Vasconcelos, est à couper le souffle.* »

Éloïse Choquette, pieuvre.ca

« *...on ressent une émotion qui relève aussi bien de l'apaisement que du bouleversement. Éric Robidoux semble se liquéfier devant nos yeux, toute la douleur du monde semblant sourde de lui d'un seul coup.*

Porté par la remarquable trame sonore d'Owen Belton, d'abord plus atmosphérique, puis réellement mélodique, on aura [...] eu l'impression d'avoir vécu un moment unique. »

Lucie Renaud, Jeu

DANS LES FORÊTS DE SIBÉRIE

d'après l'œuvre de Sylvain Tesson



Adaptation et mise en scène

Paula de Vasconcelos

Interprétation

Éric Robidoux

Musique originale

Owen Belton

Éclairages

Stéphane Ménigot

USINE C

Du 18 au 27 septembre 2014

1345, rue Lalonde

Billetterie: 514 521 4493

Conseil des arts et des lettres Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

PIGEONS INTERNATIONAL

L'éducation au Québec: quels citoyens voulons-nous?



En librairie et en kiosque.

THOMAS LEBRUN FRANCE

TROIS DÉCENNIES D'AMOUR CERNÉ

23, 24, 25, 26 SEPTEMBRE

20 H

CHORÉGRAPHE

Thomas Lebrun

INTERPRÉTÉS

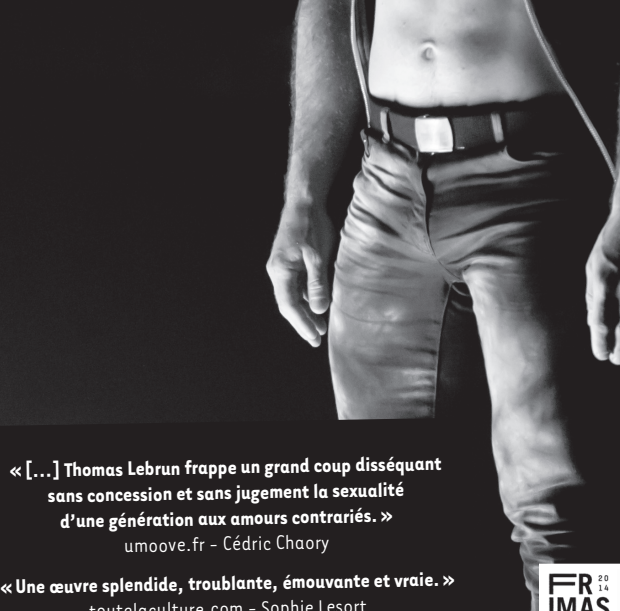
Anthony Cazaux

Raphaël Cottin

Anne-Emmanuelle Deroo

Anne-Sophie Lancelin

Thomas Lebrun



« [...] Thomas Lebrun frappe un grand coup disséquant sans concession et sans jugement la sexualité d'une génération aux amours contrariés. »
umoove.fr - Cédric Chaory

« Une œuvre splendide, troublante, émouvante et vraie. »
toutelaculture.com - Sophie Lesort

FRIMAS Région Centre

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHERRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

ANTHONY CAZAUX / PHOTO FRÉDÉRIC IOVINO

Culture cherche pays ou pays cherche culture ?

Deux artistes bousculent le concept d'identité nationale à la Galerie de l'UQAM

NOTRE HISTOIRE || OUR HISTORY
de Michael Blum
UN COIN DU CIEL
de Myriam Jacob-Allard
À la Galerie de l'UQAM
jusqu'au 4 octobre.

NICOLAS MAVRIKAKIS

Comment aborder la question de l'identité nationale de nos jours? Voilà un terrain miné qui explique peut-être pourquoi les jeunes de nos jours ne connaissent pas si bien leur histoire. Nous préférons souvent ne pas trop parler de notre passé national plutôt que d'avoir à rendre compte de nos tiraillements identitaires. Ceux-ci ont peut-être fait de trop amusants moments dans le film *Elvis Gratton...* Pourtant, à la Galerie de l'UQAM, deux artistes ont décidé de sonder cette problématique délicate à l'heure où les identités, même sexuelles, sont devenues plus poreuses, parfois perçues comme une construction idéologique à faire éclater...

Dans *Notre histoire || Our History*, Michael Blum a été très loin dans sa démarche, allant jusqu'à envoyer un questionnaire sur l'identité québécoise et canadienne à plus de 600 personnes. Parmi les questions envoyées, il y avait: «*Le Québec, pour vous, qu'est-ce que c'est? Comment expliquez-vous la différence entre le Québec et le Canada à un étranger? Si un musée devait conserver l'histoire des différences entre le Québec et le Canada, comment l'envisageriez-vous? Comment voyez-vous les relations entre le Québec et le Canada d'ici deux ou trois générations?*»

Seulement 86 personnes acceptèrent de répondre à ces questions, mais parmi elles, aucun politicien ou député, ceux-ci ayant préféré refiler la «patate chaude» à d'autres. Les réponses sont en fait venues en majorité d'acteurs de la scène culturelle et d'intellectuels: artistes, commissaires



Vue sur l'exposition *Notre histoire || Our History* de l'artiste Michael Blum, qui est allé jusqu'à constituer dans les locaux de la Galerie de l'UQAM deux faux musées (l'un pour le Québec, l'autre pour le Canada) qui ne manquent d'humour.

d'expositions, professeurs à l'université... Beaucoup d'artistes ont répondu, pourtant, comme le fait remarquer Blum, peu de créateurs plaquent ce sujet brûlant au cœur de leur œuvre.

Parmi les réponses remarquables, il y a celle de la professeure Louise Vigneault, qui écrit: «*Le Québec est une culture qui cherche un pays et le Canada est un pays qui cherche une culture.*» Voilà une réponse qui fait écho au fait que le reste du Canada (le ROC) a peur de se faire bouffer culturellement par son imposant voisin, mais aussi que le Québec a peur de perdre sa culture... Vous pourrez re-



Extrait de la vidéo *Un coin du ciel* de Myriam Jacob-Allard

trouver cette réponse et bien d'autres dans le rapport de recherche qui accompagne l'expo. En lisant ces questions et ces réponses, le visiteur se dira peut-être qu'une des caractéristiques de l'identité ca-

nadienne et québécoise est justement ce questionnement identitaire constant...

Blum en a profité pour signer, en intro, un *Journal de bord*, où, en tant qu'immigrant arrivé ici en 2010, il nous

confie ses questions et ses points de vue sur nous. Bien sûr, Blum satisfait ainsi notre désir de savoir comment on nous voit de l'étranger... Nous avons encore tellement besoin du regard des autres.

Pour aller au bout de son projet, Blum a constitué, dans les locaux de la Galerie de l'UQAM, deux faux musées (l'un pour le Québec, l'autre pour le Canada) qui ne manquent pas d'humour. L'humour serait-il d'ailleurs une des seules approches encore possibles pour ce sujet? Ce qui est sûr, c'est que Blum souligne les travers de tous, autant ceux des indépendantistes que des fédéralistes, autant ceux des francophones que des anglophones. Vous laissez le soin de découvrir les détails de ces portraits sociaux très corrosifs. Vous remarquerez vite que Blum a élaboré une fausse histoire québécoise et canadienne, mais que celle-ci pourra sembler presque vraie...

Cette fausse histoire est finalement très révélatrice de nos qualités et de nos défauts. Blum nous fait ainsi prendre conscience du fait que l'histoire est toujours une sorte de fiction, basée sur des faits, mais choisis et interprétés selon une visée idéologique.

Culture québécoise western

Pour compléter ce portrait identitaire, toujours à la Galerie de l'UQAM, Myriam Jacob-Allard nous parle de la représentation de la mère dans la culture western de notre belle province. Elle nous montre l'ampleur de ce phénomène qui a frappé même dans sa propre famille, en particulier sa mère et sa grand-mère, fans de ce type de musique...

Jacob-Allard signale entre autres comment les chansons westerns parlent beaucoup de nos mamans, la mère aimée, la mère réconfortante, mais aussi celle qui a maltraité ou mal aimé ses enfants... Cette artiste confirme comment la figure matricarcale a joué un grand rôle dans notre univers symbolique.

Collaborateur
Le Devoir



Karine Giboulo, *Village Démocratie* (détail), 2010-2012.

L'idéal désenchanté du village global

Les injustices sociales sous la loupe de Karine Giboulo

KARINE GIBOULO. RÉALITÉ/UTOPIE
Expression, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe, 495, avenue Saint-Simon. Jusqu'au 26 octobre.

MARIE-ÈVE CHARRON

Les mondes en miniature marqués par les plus grandes inégalités sociales de Karine Giboulo font l'objet d'une rétrospective à Expression. L'institution de Saint-Hyacinthe est la première au Québec à offrir un regard d'ensemble sur la production de l'artiste, active depuis le début des années 2000. Le travail de Giboulo ne

cesse de retenir l'attention, elle dont les œuvres ont profité d'une bonne visibilité dans les centres d'artistes comme dans les galeries (Plein Sud, Circa, Sas, Art Mûr) et qui a reçu rapidement l'adhésion de collections importantes comme celle du Musée des beaux-arts de Montréal et de la McMichael Canadian Art Collection à Kleinburg, près de Toronto. L'année passée, c'est dans cet endroit niché dans la nature qu'une cinquantaine de ses œuvres ont été exposées. La commissaire Francine Lord, pour Expression, et la conservatrice adjointe Sharron Adamowicz-Clements, pour Kleinburg, vont d'ailleurs signer les textes d'une monographie coéditée à venir.

Constituée des pièces clés, mais plus modeste, l'exposition à Expression permet de jauger la progression du travail, à commencer par le pas de géant fait par l'artiste, qui est passée de sculptures en serrées dans des bulles de plexiglas à d'extravagants dioramas. Trois exemples de ces miniatures lovées dans des sphères montrent en effet un ton onirique que l'artiste a par la suite délaissé pour une approche franchement plus critique, et faussement joyeuse.

De là, Giboulo a mis au point les dispositifs qui ont fait la renommée de son travail et dont sont emblématiques les œuvres *Cité de rêve* (2013), *Village démocratie* (2010-2012) et *All You Can Eat* (2008), toutes trois de l'exposition, ainsi qu'une nouvelle œuvre inédite, *HYPER-Land*. Une armada de figurines en argile polymère colorée est déployée dans ces imposantes installations pour il-



Karine Giboulo, *All You Can Eat* (détail), 2008.

lustrer d'iniques rapports humains, les exploités face aux exploités, évoquant les contextes où l'artiste les a observés lors de ses voyages, à Haïti, en Inde et en Chine.

Toutes les disparités socioéconomiques, et les conséquences sur l'environnement, entraînées par le capitalisme, l'industrialisation, le tourisme, la consommation de masse, la surproduction et la mondialisation y sont déclinées avec force et détails. Avec une simplicité également qui ne manque pas de rappeler l'inaction persistante devant ces grossières évidences. L'artiste désenchanté l'idéal du «village global». Toute la distance provoquée

par l'échelle miniature, qui permet de surplomber les scènes, et par le caractère enfantin de la facture, qui donne l'apparence de jouets, se veut paradoxalement une façon de nous impliquer davantage; il faut physiquement s'approcher pour fouiller du regard, posture dominante qui nous renvoie avec persistance à notre rôle. Et si nous étions complices, peut-être malgré nous, de ces torts? Les façades en miroir, sur les structures des dioramas au demeurant complexifiées avec le temps, reflètent notre image à l'évidence pour cette raison.

La cohérence entre la nature des dispositifs et les thématiques abordées donne à l'ensemble une redoutable efficacité dont les ressorts, par trop prévisibles, peuvent finir toutefois par lasser, surtout dans le contexte de la rétrospective. C'est en même temps une forme d'éloquence et de lucidité, l'artiste sachant visiblement trop bien comment les réalités mises en scène seront difficiles à contrer, voire sempiternelles. Le danger de faire de cette misère humaine qu'un spectacle, est, lui, toujours bien présent, comme le montre cette parodie d'exposition d'art contemporain, dans une discrète cavité de *Cité des rêves*, où les œuvres, sculptures et photos, ont tout l'air d'être faites de déchets prélevés dans un dépotier du tiers-monde.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir aussi : Des œuvres tirées de la rétrospective consacrée à **Karine Giboulo**. ledevoir.com/arts-visuels

Nous serions heureux de vous avoir parmi nous à l'occasion de notre prochaine exposition

«LA MYTHOLOGIE»

EN TABLEAUX ET SCULPTURES

30 artistes | Plus de 90 œuvres

VERNISSAGE LE DIMANCHE 14 SEPTEMBRE À 13-H
L'exposition se poursuivra jusqu'au 10 octobre inclusivement

HEURES D'OUVERTURE
MERCREDI AU VENDREDI : 12 - À 18 H • SAMEDI, DIMANCHE : 13 H À 17 H
ET SUR RENDEZ-VOUS : 450 586-2202



Galerie Archambault

1303 Notre-Dame, Lavaltrie (450) 586-2202
www.galeriearchambault.com

CULTURE › TÉLÉVISION

CINÉMA

Artifices et pied de nez

L'ultime film d'Alain Resnais est ludique, souvent drôle, mais trop artificiel

AIMER, BOIRE ET CHANTER

★★★

Réalisation : Alain Resnais.
Scénario : Laurent Herbiet, Jean-Marie Besset, d'après la pièce *Life of Riley*, d'Alan Ayckbourn. Avec Sabine Azéma, Hippolyte Girardot, Caroline Sihol, Sandrine Kiberlain, André Dussolier. 108 minutes.

ODILE TREMBLAY

Couronné du prix de l'innovation Alfred-Bauer à la dernière Berlinale, *Aimer, boire et chanter* est le film ultime du grand Alain Resnais, disparu nonagénaire en mars dernier. Et même s'il en préparait un autre, celui-ci, éclaté comme un atome en explosion, demeura le point final d'une carrière-phare.

En France, ce film a déstabilisé le grand public en faisant sauter les cloisons entre les arts. Avec une esthétique pétrée de clins d'œil à la bande dessinée, la caméra plonge dans chaque décor de la campagne du Yorkshire, qui se transforme en image à deux dimensions. Des cadrillés sont souvent utilisés comme fond visuel. Attention, on joue! Resnais courtise toutefois surtout le théâtre. Il adapte une autre pièce d'Alan Ayckbourn, après *Smoking/No Smoking* et *Cœurs*. Ce dramaturge britannique, à l'univers décalé, colle à celui du Resnais des dernières décennies, en exploration ludique, manipulant ses poupées gigognes.

Son œuvre précédente, *Vous n'avez encore rien vu*, mariait aussi la rencontre du théâtre et d'un testament créatif. Ces deux films participent du dernier round du cinéaste, avec personnages centraux en disparition, morts ou disparus qui tirent les ficelles des rebondissements de l'action.

Vaudeville assumé

Aimer, boire et chanter repose sur ses artifices, car les murs sont dessinés, jardins et cours apprêtés pur kitsch en carton-pâte. Resnais derrière son castelet se veut marionnettiste qui montre les ficelles. La diction des acteurs est affectée en conséquence, la musique rigole aussi et le montage



Resnais a utilisé pour cet ultime opus les codes du vaudeville.

zoomé allégrement sur chaque lieu consacré. Ainsi, dès la première scène, quand l'éternelle compagne et complice Sabine Azéma et Hippolyte Girardot jouent un couple depuis longtemps usé qui se dispute sur le goût de la marmelade, on dirait une réplique de Tremblay sur le beurre d'arachide dans *A toi pour toujours*, ta Marie-Lou.

C'est qu'ils répètent une pièce, à jouer entre amis dans un théâtre amateur. Un certain George Riley, dont tout le monde parle, attendu comme Godot, condamné par la maladie, est catapulté dans la pièce pour l'occuper, dit-on. En fait, le voici en fin de vie, devenu le fantôme de toutes les femmes qui l'aiment ou l'ont aimée et veulent être la dernière dans son cœur.

Trois couples sont visités par le metteur en scène. Celui, tout aussi usé, incarné par Michel Vuillermoz (le seul à transcender les codes théâtraux par la force de sa personnalité) et Caroline Sihol, parents d'une ado qui fantasme aussi sur George. Ajoutez André Dussolier, l'éternel acteur de Resnais ici trop peu utilisé, dans la peau d'un *gentleman farmer* en couple avec la dernière compagne de George Riley (Sandrine Kiberlain).

Le film aborde le vieillissement, puisque ces comédiens amateurs sont trop âgés pour leurs rôles, sauf la figure spec-

trale jamais montrée, George, éternel enfant qui joue avec toutes, servant de détonateur pour chaque couple enferré dans l'ennui.

Ce vaudeville assumé, avec des répliques aiguisées et souvent drôles sur le couple, ses leurreurs, ses angoisses, apparaît pourtant en manque de vérité. Les acteurs de premier plan semblent ici prisonniers des rouages des planches, en artificialité. Le jeu de Sabine Azéma est toujours décalé de toute façon, mais tout le chœur appuie la note, sauf Vuillermoz. Une taupette sort pourtant de son terrier en un appel d'air, et le dénouement devant le tombeau, forcément chargé de sens pour le spectateur, résonne comme un ultime pied de nez à la mort du brillant cinéaste, qui s'adresse à ses aficionados plus qu'au public, le grand oublié des derniers films.

Le Devoir



SOURCE ÉVASION

Bruno Blanchet a mis sur pied un nouvel alter ego pour l'émission, appelé Monsieur Bruno.

Rire autrement

Quand Bruno Blanchet cause du but d'Alain Côté à un coiffeur vietnamien

STÉPHANE BAILLARGEON

Monsieur Bruno, nouvel alter ego de Bruno Blanchet, est en vacances au Vietnam. Mais est-ce bien le cas? Disons qu'il parcourt l'Asie à la rencontre de personnages aussi délurés que lui-même. Premier arrêt: chez Tim Tim, ancien soldat devenu gardien de la faune et coiffeur à ses heures. Avant de promener son visiteur québécois dans les bois, pour y désamorcer des pièges de braconniers, Tim Tim lui propose un petit rafraîchissement capillaire. La conversation va rondement, chacun parlant sa langue, sans truchement.

Comme si la situation n'était pas déjà assez surréaliste, Monsieur Bruno demande: «Pensez-vous que le but d'Alain Côté était bon?» Le but a été refusé aux Nordiques en série finale de division en 1987. On n'en parle même plus à l'autre bout du monde. Tim Tim répond un truc qui ressemble à «yé tai bon».

Une fois coiffé — il porte une perruque —, Monsieur Bruno va s'exhiber. Les villageois qu'il croise lui donnent du «bo bon hom».

Ces scènes viennent du troisième des treize épisodes de la nouvelle série *Les vacances de Monsieur Bruno*, diffusée à compter de jeudi sur Évasion. Le périple de 80 jours a mené la petite équipe de tournage dans les coins et recoins méconnus du Vietnam, du Cambodge et de la Thaïlande.

Le travelling du travelo

Il a passé l'été à Montréal pour monter l'émission. Il lui reste encore un petit mois de travail et puis il rentrera en Asie, chez lui. Où est-ce bien le cas. «Montréal, c'est encore chez nous quand on y pense, dit-il en

« J'ai compris dans Partir autrement que quand tu te déplaces, même avec de bonnes intentions, tu laisses ton empreinte »

Bruno Blanchet

ou à se rendre sur la montagne. Notre sujet, c'était la montagne. Là, on se permet de retourner la caméra à 360 degrés. Ça donne un mélange de making-of et de comédie on the spot.»

De là l'idée du personnage de Monsieur Bruno, qui peut «faire un truc à la Tati et ça ne jure pas», comme l'explique son créateur. «Si j'avais fait la tournée avec une casquette, ça n'aurait pas marché. Je rêvais de créer une série qui emprunterait à La frousse, à La fin du monde est à 7 h, à N'ajustez pas votre sècheuse. Les vacances ont été créées dans le même esprit, avec beaucoup d'improvisation, en se laissant inspirer parce qu'on découvrait au fur et à mesure.»

Reste la question de la nature de la bête. Est-ce vraiment un show de voyage? *Partir autrement* invitait les voyageurs à sortir des sentiers balisés par l'industrie mondiale du tourisme de masse. A qui servent ces *Vacances de Monsieur Bruno*?

«J'ai compris dans Partir autrement que quand tu te déplaces, même avec de bonnes intentions, tu laisses ton empreinte. Je me suis posé en Thaïlande, j'ai appris la langue et j'ai ouvert un commerce. J'ai essayé de m'intégrer à une culture qui n'est pas la mienne. Au bout de deux ans, j'ai eu la bougeotte. Ce projet un peu champ gauche est arrivé. Je n'ai pas pu résister. En matière touristique, on s'est efforcés d'aller vers les gens, dans leur quotidien. On s'amuse avec eux, en espérant changer quelques idées ou pratiques au bout du compte. On ne changera pas le monde. Mais on peut montrer aux gens qu'avant de prendre la photo d'un étranger dans le pays que tu visites, tu peux peut-être lui serrer la main et finir par prendre un verre et souper avec lui.»

Le Devoir

CONCERTS LMMC

123^e saison 2014-2015

SALLE POLLACK

555, rue Sherbrooke Ouest

Le dimanche à 15 h 30

- 7 sept. JAMES EHNES, violon
28 sept. TAKÁCS QUARTET, cordes
19 oct. TRIO PASQUIER, cordes
9 nov. STEWART GOODYEAR, piano
30 nov. MONTROSE TRIO, piano et cordes
8 fév. BENEDETTO LUPO, piano
1^{er} mars JERUSALEM QUARTET, cordes
22 mars JEAN-GUIHEN QUEYRAS, violoncelle
12 avril CHRISTIANNE STOTIJN, mezzo-soprano
3 mai BORODIN QUARTET, cordes

Abonnement: 250 \$ Étudiants (26 ans): 80 \$
Billet: 40 \$ Billet: 20 \$
Non remboursable/Taxes incluses



LMMC
514-932-6796
lmmc@qc.aibn.com
www.lmmc.ca

MUSICAMERATA Montréal 45^e Saison 2014-2015
Les samedis à 18h à la Chapelle Historique du Bon-Pasteur 100, rue Sherbrooke est

13 septembre **Découvertes:** Ralph Vaughan-Williams et Louise Farrenc: Quintettes pour piano, violon, alto, violoncelle et contrebasse
8 novembre **Les Américains:** Arthur Foote, Amy Beach et Lowell Liebermann: Trios pour piano, violon et violoncelle
14 mars 2015 **Les Français:** Camille Saint-Saëns et Ernest Chausson: Quatuors pour piano et cordes
23 mai 2015 **Oh, Félix!** Félix Mendelssohn: Quatuor pour piano et cordes op. 2 et Octuor pour cordes op. 20

Abonnement à 4 concerts : 100\$, 70\$ (aînés et étudiants)
Billets individuels : 30\$, 20\$
Musica Camerata Montréal: 514 489 8713
www.cameratamontreal.com

De belles idées de sorties pour la rentrée.



9 septembre à 19 h 30
PETER SELLERS' «HECTOR DIMWITTIE TRILOGY»
trois films perdus de Peter Sellers



10 septembre à 19 h 30
QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU?
de Philippe de Chauveron



14 et 16 septembre à 19 h 30
CARTE BLANCHE À BRIGITTE GIRAUD
dans le cadre du Festival international de la littérature



17 septembre à 19 h 30
WALTZ WITH BASHIR
d'Ari Folman



19 septembre à 19 h 30
NOUVEAU PROJET 06
lancement du numéro 06



22 septembre à 19 h 30
GOD HELP THE GIRL
de Stuart Murdoch



23 septembre à 19 h 30
THE CONGRESS
d'Ari Folman

Voir les bandes-annonces sur centre-phi.com

Tous les films sont à 11,25 \$ (taxes et frais inclus), sauf indication contraire.
Programmation sujette à changement sans préavis. Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

Centre Phi—407, rue Saint-Pierre (angle Saint-Paul), Vieux-Montréal—centre-phi.com

phi.
TOUS LES LIEUX DE L'ART

CINÉMA



UNIFRANCE FILMS

Orlando Bloom joue un enquêteur pugnace.

L'apartheid intérieur

Zulu jongle avec le passé et le présent de l'Afrique du Sud

ZULU

★★★1/2

Réal. : Jérôme Salle. Scén. : Jérôme Salle et Julien Rappeneau, d'après le roman de Caryl Férey. Avec Forest Whitaker, Orlando Bloom, Conrad Kemp, Tanya van Graan. Image : Denis Rouden. Mont. : Stan Collet. Mus. : Alexandre Desplat. France/Afrique du Sud, 2013, 106 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

De la même manière que le mur est encore un peu dans la tête des Berlinoïses, l'apartheid est toujours à l'esprit des citoyens d'Afrique du Sud, particulièrement ceux de race noire. Le sujet apparaît en filigrane dans *Zulu*, un thriller d'allure résolument internationale par Jérôme Salle (*Anthony Zimmer*, *Largo Winch*), un cinéaste français qui ne fait pas de cachettes de ses ambitions hollywoodiennes. Cette adaptation d'un roman de Caryl Férey épingle avec force les contrastes et contradictions de ce pays, montrant les quartiers chics comme les townships, la luxuriance de la nature et la violence d'une nature humaine baignant dans la misère. Au centre de tout cela, des policiers doivent arbitrer les multiples tensions qui agitent cette société, sachant très bien que la couleur de la peau détermine trop souvent les priorités et la gravité des enjeux.

Le meurtre d'une adolescente blanche dont le corps a été retrouvé dans un jardin botanique du Cap réveille bien des démons, forçant des enquêteurs à redoubler d'ardeur pour mettre la main sur le coupable. Les recherches sont menées par Ali (Forest Whitaker, solide et retenu comme toujours), un homme taciturne et discret, trop peut-être, et Brian (Orlando Bloom en mauvais garçon), tourmenté par un divorce acrimonieux, multipliant beuveries et escapades sexuelles. Ce comportement erratique ne sera pas sans conséquence funeste, surtout lorsqu'on découvrira qu'une nouvelle drogue synthétique commence à faire des ravages, et que les trafiquants, ainsi que ceux qui la fabriquent, pourraient être impliqués dans ce crime sordide.

En matière de bagarres viriles et de cascades étourdissantes, Jérôme Salle n'a plus de leçons à recevoir, capable d'injecter l'énergie nécessaire à des affrontements qui s'enracinent dans des paysages qui lui sont forcément étrangers. Il sait toutefois en capturer la singularité, et très souvent la beauté, livrant une intrigue haletante, ancrée dans une réalité complexe. Celle-ci se cristallise surtout autour du personnage défendu par Whitaker, hanté par des souvenirs traumatisants dont l'ampleur tragique est peu à peu révélée.

Si tout cela se bouscule en une finale aussi tonitruante qu'in vraisemblable, qu'Orlando Bloom force un peu trop la note pour prouver à quel point on doit le prendre au sérieux, *Zulu* réussit l'amalgame entre divertissement pétaradant et exposé politique, même si cet aspect est soumis aux impératifs d'une machine roulant ici à vive allure, et ne faisant pas dans la dentelle. Comme si Jérôme Salle voulait impressionner ses maîtres dont aucun, on s'en doute, n'est un compatriote...

Collaborateur
Le Devoir

ANALYSE

Green Inferno va-t-il trop loin ?

Après le démembrement, l'éviscération et le cannibalisme, au tour de l'excision de devenir un procédé horrifique

Au fil des ans, différentes théories ont été avancées pour expliquer la popularité constante du cinéma d'horreur. Pour distinctes qu'elles soient, toutes accordent au genre une valeur cathartique qui transcende les *a priori* négatifs, discernant œuvre utile là où d'aucuns ne voient que divertissement douteux. Mais est-ce toujours le cas ?

FRANÇOIS LÉVESQUE

Ce vendredi prend l'affiche *Green Inferno*, le plus récent drame d'horreur de l'Américain Eli Roth, dont les *Hostel*, parties I et II, ont contribué à l'avènement du sous-genre dit de « torture porn », ces films dans lesquels la réalisation met l'accent sur les sévices physiques et les souffrances infligés aux personnages. *Green Inferno*, un hommage à des longs métrages cultes des années 1970 comme *Cannibal Holocaust*, souscrit à cette approche dont les origines remontent au théâtre du Grand-Guignol. Cette fois, cependant, le désir apparent de transgression de l'auteur l'amène aux limites du supportable, même qu'il les dépasse peut-être.

Green Inferno relate le voyage humanitaire cauchemardesque d'une étudiante américaine idéaliste qui, partie en Amérique du Sud sauver une tribu séculaire, se retrouve plutôt menacée de servir de plat de résistance à celle-ci, à l'instar de ses compagnons d'infortune. Ces derniers seront, à grand renfort de gros plans qui s'attardent, hachés menu, éviscérés, dévorés vivants, crucifiés ou encore donnés en pâture à des fourmis carnivores. En somme, rien que l'on n'a jamais vu ailleurs, de *La dernière maison sur la gauche* à... *Indiana Jones et le Royaume du crâne de cristal*.

Le fait que les méchants soient ultimement châtiés justifie-t-il qu'on eut au préalable filmé dans le détail le calvaire de la victime ?

Techniquement, un film comme *Antéchrist*, de Lars Von Trier, va plus loin en montrant le personnage de Charlotte Gainsbourg s'automutiler les organes génitaux après avoir malmené ceux de son conjoint. Or, il y a là un contexte psychologique dense, auquel on adhère ou pas, mais qui, au minimum, existe. *Green Inferno* ne peut pas se targuer de tels attributs dramaturgiques, et c'est là que le bât blesse. En effet, en l'instrumentalisant à des fins de suspense basement manipulateur, le film banalise le drame de l'excision. Le même phénomène a cours depuis longtemps au sujet du viol, qui est souvent utilisé en guise de prémisse narrative. Dans *I Spit on Your Grave*, film emblématique de cette tendance, l'héroïne est agressée, puis elle liquide ses bourreaux, sa vengeance constituant le dernier acte. Le fait que les méchants soient ultimement châtiés justifie-t-il qu'on eut au préalable filmé dans le détail le calvaire de la victime ?

Victime dans le film...

Dans sa théorie du « transfert d'excitation » datant de 1978, le docteur Dolf Zillmann argue que les émotions négatives engendrées par un film d'horreur accroissent la charge émotionnelle positive libérée lorsque le protagoniste triomphe à la fin. Cette idée se trouve à la base de la théorie de la Concordance des dispositions (*Dispositional Alignment Theory*) élaborée en 1993 par Zillmann, et selon laquelle le spectateur réagit favorablement à la violence cinématographique dès lors qu'il estime que le personnage qui la subit mérite son sort.

Des films d'horreur relatant les méfaits d'un maniaque masqué qui tue des jeunes gens s'étant adonnés au sexe ou à la drogue (*Halloween*, *Vendredi 13*, *Carnage*, *Meurtres à la Saint-Valentin*, etc.) sont parfois qualifiés — à tort ou



FILMS SÉVILLE

Green Inferno relate les morbides aventures des jeunes humanitaires dévorés par une tribu cannibale.

à raison — de réactionnaires en vertu de cette seconde théorie qui, au final, en dit autant sur les films que sur ceux qui les regardent.

... victime dans la salle

Mais qu'en est-il lorsque le personnage principal, justement, ne s'en sort pas, ou alors, comme dans le cas de *Green Inferno*, que les méchants ne sont pas punis à la fin ? Privés de la libération d'une « charge émotionnelle posi-

tive », on reste coincés, en toute logique, avec une « charge émotionnelle négative ».

Dès lors que l'on reconnaît au cinéma d'horreur sa valeur cathartique, et du coup sa nécessité, on peut légitimement se demander si, au fond, le plus grand reproche que l'on puisse adresser à Eli Roth n'est pas de se montrer sadique quant à ses personnages, mais quant au spectateur.

Le Devoir

★★★★★ FILM #1 EN FRANCE - PLUS DE 12 MILLIONS D'ENTRÉES!
★★★★★ Le Parisien
★★★★★ Le Journal de Montréal

4 mariages, 2 têtes d'enterrement
QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU?

« Le "Rabbi Jacob" des années 2000... »
aVoilà-aLire.com

« La comédie de l'été... »
Élie Castiel, FM 103,3

« L'une des meilleures comédies depuis Intouchables! »
JDD

« La comédie française de l'heure... »
Odile Tremblay, Le Devoir

Leurs filles: Laure, Ségolène, Odile, Isabelle
Leurs gendres: Rachid, David, Chao, Charles

UN FILM DE PHILIPPE DE CHAUVERON

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

★★★★★ « Un des plus beaux films de l'année! »
Élie Castiel, Séquences

1966, ILS CHERCHAIENT JOHN LENNON MAIS ILS SE SONT TROUVÉS...
JAVIER CÁMARA NATALIA DE MOLINA FRANCESC COLOMER

VIVRE EST FACILE

« Javier Camara : géniale. »
Caroline Rodgers, La Presse

« Un film très émouvant... Vous ne voudrez pas manquer de le voir. »
Toronto Film Scene

GAGNANTS 6 GOYA INCLUANT MEILLEUR FILM

AVEC LES YEUX FERMÉS
(VIVIR ES FACIL CON LOS OJOS CERRADOS)
Un film de DAVID TRUEBA

SÉLECTION OFFICIELLE
DONOSTIA ZINEMALDIA FESTIVAL DE SAN SEBASTIÁN INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

JEAN-LOUIS LVI PRÉSENTE

SABINE AZÉNA HIPPOLYTE GIRARDOT CAROLINE SILHOL MICHEL VUILLERMOZ SANDRINE KIBERLAÏN ANDRÉ DUSSOLLIER

AIMER BOIRE ET CHANTER

REALISATION ALAIN RESNAIS

OURS D'ARGENT DE LA MISE EN SCÈNE BERLIN 2014
PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE BERLIN 2014
FILM DE CLÔTURE FFM MONTRÉAL 2014

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

EXCENTRIS



AIMER, BOIRE ET CHANTER

108 MIN. - ALAIN RESNAIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

LE CONGRÈS

THE CONGRESS (v.o.stf.) - ARI FOLMAN

TU DORS NICOLE

- STÉPHANE LAFLEUR

BIDONVILLE - ARCHITECTURES DE LA VILLE FUTURE

(v.o.stf.) - JEAN-NICHOLAS ORHON

JEUNESSE

BOYHOOD (v.o.stf.) - RICHARD LINKLATER

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR
CINEMAEXCENTRIS.COM



BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

CINÉMA LE CLAP

CINÉMA EXCÉNTRIS

CINÉMA Beauharnois

2388, Beauharnois E. 721-8060

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

CINÉMA DU PARC

3575 Du Parc 514-291-1900